

l'éon, qui doit connaître le sentiment populaire en France, disait à Wilhelmshöhe, le 17 octobre : " Tout espoir de paix, prochaine ou éloignée, ayant pour base la cession d'un seul pouce du territoire français,—est à jamais perdu et doit être écarté, et tout gouvernement en France qui signerait un tel traité ne conserverait pas le pouvoir un seul jour."

Il y a un mois, le *Times* trouvait naturelles les exigences de la Prusse et conseillait à la France de céder. Le 21 octobre, il avait changé de ton ; il admirait le sublime entêtement de la France dans ses effroyables malheurs et conseillait aux puissances neutres d'intervenir et de trancher la question en faveur de la France. Le plan proposé serait celui-ci ; la France paiera une indemnité considérable, mais elle conservera intact son territoire, pourvu que les puissances neutres garantissent la Prusse contre toute nouvelle agression de sa voisine. Ce projet de solution a quelque chance de succès, au dire de ceux qui se prétendent bien informés.

Les Carthaginois et les Lacédémoniens avaient cru enchaîner le succès en décrétant que tout général qui ne réussirait pas serait frappé de mort ou d'ostracisme. Les Français d'aujourd'hui imitent de loin cet usage barbare et cruel. Ils insultent et vouent aux gémonies, en les rangeant au nombre des traîtres et des lâches, les généraux qui ne peuvent réussir à chasser les Prussiens ou qui sont obligés de capituler devant des forces ou des circonstances dont l'histoire seule, après la tourmente actuelle passée, pourra nous découvrir l'étendue et la portée.

Bazaine, "notre glorieux Bazaine," n'est plus qu'un vil Judas. On peut comprendre, et même jusqu'à un certain point excuser, la rage des Français et leurs vociférations sur la chute de Metz. Ne nous laissons pas, malgré nos sympathies, entraîner dans ces jugements *ab irrito* et attendons la version des deux côtés avant de décider que tout le monde en France travaille pour l'ennemi. Que disait-on, avant que Metz tombât, en Angleterre et aux Etats-Unis, dans les journaux les mieux renseignés et qui font partout autorité, parce qu'ils ont des représentants dans tous les camps ?—On regardait, depuis le 17 octobre, la capitulation de Metz comme inévitable. La ville et la garnison avaient de la viande en quantité suffisante, mais pas de pain ni de sel. Les fléaux du scorbut et de la dysenterie avaient apparu et faisaient des ravages épouvantables. L'armée de Bazaine, c'est admis même des Prussiens, aurait pu traverser les lignes ennemies et quitter la ville assiégée. Mais avec quel résultat ? Elle n'aurait pu sortir que sans provisions, et les alentours de Metz, jusqu'à Paris, Sedan et autres lieux encore plus éloignés, sont tellement dévastés que toute l'armée assiégée à Metz est approvisionnée par son propre commissariat et tire de la Prusse tout ce qu'il lui faut. L'armée de Bazaine n'aurait donc quitté Metz que pour se faire dépecer et tomber plus loin par la famine et sous les coups des autres corps prussiens qui seraient venus au secours de l'armée du Prince Frédéric Charles. Voilà des faits que les dernières nouvelles européennes confirment et qu'il est bon de peser avant de conclure au déshonneur de Bazaine.

Que veulent les Prussiens ?—Metz est tombée, Paris va suivre, et ils vont faire la conquête de la France ?—Nullement.—La chose est impossible et ce n'est pas ce qu'ils désirent. Ils prétendent avoir tout simplement des garanties contre de nouvelles attaques : Paris pris, si personne n'est disposé à traiter, ils finiront la guerre, occuperont les villes qui sont les portes de la France et ils attendront qu'il se forme une autorité, qu'il s'établisse un pouvoir qui puisse leur assurer l'Alsace et la Lorraine. Voilà le pis. Il se peut que les puissances neutres aiment mieux éviter le morcellement de la France en se portant garanties de la sécurité de la Prusse. C'est là du moins l'opinion exprimée par un officier de haut grade dans l'état-major de l'armée du Prince Royal.

Mais tout est-il perdu, la France va-t-elle périr ? Allons ! Ce beau pays est indispensable dans le concert de la Providence et il n'y a pas de civilisation possible sans lui. Dieu éprouve et châtie les peuples par la guerre : la France expie et se purifie. Son courage et sa foi l'ont faite grande ; ses succès l'ont aveuglée, pervertie et endormie. Les catastrophes qui l'étreignent vont la réveiller et la ressusciter plus belle, plus pure et plus resplendissante que jamais.

Il y a déjà, dans ses malheurs, des éléments de résurrection qu'on oublie dans l'angoisse du moment. Avec l'armée de Bazaine, elle se trouve avoir en Prusse, comme prisonniers, trois cent à trois cent cinquante mille de ses meilleurs soldats. Avec la paix, ces enfants lui reviendront. Instruits par l'expérience, ils formeront le noyau puissant d'une force de réparation dont on ne peut méconnaître les bienfaits. Espérons donc.

J. A. MOUSSEAU.

Les adresses, les discours et les démonstrations de généraux, de ministres, de poètes et de prétendants à la couronne ne manqueront pas en France. Victor Hugo, Gambetta, le comte de Chambord et les princes d'Orléans luttent de zèle et de dévouement pendant que les Prussiens menacent de pour-

suivre la guerre dans l'intérêt de la dynastie napoléonienne. Le comte de Chambord rappelle à la France les services de sa maison et lui demande de revenir à la foi et aux traditions de ses pères, si elle veut reprendre ses destinées. Mgr. Dupenloup dit la même chose dans une lettre admirable où il adresse aux vainqueurs et aux vaincus des conseils et des avertissements salutaires. Il avertit le roi de Prusse de ne pas se laisser emporter par l'orgueil et lui rappelle des souvenirs qui sont bien de nature à l'impressionner.

#### CAPITULATION DE METZ.

D'après plusieurs rapports, Bazaine aurait pu éviter d'être renfermé dans Metz. Lorsqu'il y a été renfermé il aurait pu, d'après une nouvelle requête de Metz, opérer une sortie et rejoindre McMahon plus facilement que ne l'aurait pu faire ce dernier.

Pour se nourrir à Metz, Bazaine a dû sacrifier tous ses chevaux de cavalerie et d'artillerie. Les derniers mouvements qu'il a exécutés semblent avoir manqué de détermination et ses dernières sorties ont été absolument inutiles.

Depuis que Metz a été investi par l'ennemi, Bazaine ne s'est montré en public que dans les grandes occasions. Il ne s'est presque jamais montré dans les ambulances qui sont en majeure partie construites avec des wagons de chemins de fer, sur la Place Royale. Rarement on l'a vu dans la ville. Les autorités civiles ne pouvaient le trouver qu'à la barrière St. Martin. Il n'a pas paru une seule fois à la salle de l'Hôtel-de-Ville. Jamais il n'a eu une parole d'encouragement pour les soldats de l'armée et de la garnison. Canrobert leur ayant quelques fois adressé des louanges pour le courage et la fermeté dont ils faisaient preuve, ils ont crié : "Vive Canrobert !" "A bas Bazaine !"

Dans les derniers temps, il ne voulait plus se montrer à ses propres hommes de peur d'être assassiné. L'effrayante discipline qui régnait parmi les soldats, a certainement avancé la capitulation.

Lorsque la ville a été rendue, il ne restait plus pour tous qu'une ration d'une semaine.

Le matin du 29, cinq soldats sont morts de faim à Montigny pendant que l'état major faisait bombance. Ce matin-là, l'armée entière avait reçu des rations pour quatre jours ; mais il y avait alors deux jours qu'elle n'avait rien reçu.

A aucun prix depuis une semaine on ne pouvait acheter du bœuf ou du lard, mais ce matin-là, avant qu'aucune autre chose ne fût parvenue à la ville, les boutiques étaient déjà remplies de comestibles et de viandes, ce qui prouve que ce dont on a accusé les spéculateurs, de s'être accaparé toutes les vivres, est bien vrai.

Il y avait dans la ville pas moins de 19,000 blessés et malades. La plupart d'entre eux manquent totalement des soins convenables.

Dans la ville seulement, pendant le siège, 35,000 personnes sont mortes.

Depuis le 18 août, les pertes des Français dans les divers engagements, ajoutées au chiffre des décès par maladies, s'élevaient à 42,000.

Lorsque la nouvelle de la capitulation de Metz a été connue par la ville, le peuple est devenu furieux, les gardes nationales ont refusé de déposer les armes que lorsqu'ils y seraient forcés.

Il s'est passé des scènes indescriptibles. On a hurlé d'indignation toute la nuit. Des dames respectables et haut placées se sont promenées par les rues de la ville pleurant, s'arrachant les cheveux, déchirant leurs vêtements, cherchant leurs connaissances, et demandant avec des cris de désespoir ce qu'allaient devenir leurs enfants.

Ça et là des soldats ivres et sobres ayant leurs schakos au bout de leurs sabres brisés, pleuraient comme des enfants.

Dans l'après-midi Bazaine a traversé Ars en route pour Wilhelmshöhe dans un carrosse fermé, décoré de ses armes, et escorté des officiers de son état-major à cheval. Les femmes du village ayant appris qu'il venait, se sont lancées à sa rencontre et au passage lui ont crié : "Traître, brigand, lâche, voleur, ou avez-vous mis nos enfants que vous nous avez ravés et que vous venez de vendre ?"

Elles ont accompagné leurs menaces de voies de fait. Elles ont assailli la voiture du maréchal, en ont brisé les glaces et auraient lynché Bazaine si les gens d'armes prussiens n'étaient intervenus.

#### MOTIFS DE BAZAINE.

L'*Indépendance belge* du 31 octobre publie une déclaration, signée des officiers français du corps du génie qui étaient à Metz, affirmant que Bazaine avait persuadé à l'armée que la capitulation était nécessaire, en présentant la situation en France sous un jour entièrement inexact. Le maréchal avait réuni les officiers de toutes armes, et leur avait attesté que, suivant les informations reçues par lui de toutes parts, l'ordre avait cessé d'exister dans toute la France et ne pouvait être rétabli que par la signature de la paix avec la Prusse, le retour de l'empereur et le dévouement de l'armée. Le désordre et l'anarchie, ajoutait Bazaine, règnent à Paris, à Marseille, à Lyon et à Tours. Les villes de Rouen et du Havre ont sollicité l'ordre des commandants prussiens pour supprimer les dangereuses menées des socialistes.

Au rapport des officiers signataires de cette déclaration, l'état-major voulait depuis longtemps que l'armée se frayât un passage au travers les lignes ennemies, et avait maintes fois démontré à Bazaine qu'il était facile de secourir Paris, par une diversion dans le nord-est de la France. Mais le maréchal avait toujours repoussé ces propositions, en disant : "Au profit de qui ferions-nous ce mouvement ? Il n'y a pas de gouvernement en France. La paix seule peut nous donner un gouvernement. Réservons nos forces pour rétablir l'ordre ; on aura besoin de toutes nos baïonnettes après le départ des Allemands."

Les motifs de Bazaine paraissent clairs maintenant. Il n'a pas voulu combattre et vaincre pour un gouvernement qu'il n'aime pas. Mais alors, si tous les français disent cela ils ne se battraient plus, car vienne au pouvoir qui voudra il y aura des adversaires. Trochu qui n'est pas républicain aurait le droit de dire la même chose et de livrer Paris aux Prussiens.

Nous croyons qu'un général doit s'élever au-dessus des gouvernements et des rois pour ne voir qu'une chose, l'honneur de son pays.

Mais enfin attendons encore des explications et conservons l'espoir que Bazaine n'a pas trahi la France, en trahissant la république.

Pendant que la France consternée apprend la chute de

Metz, les rouges se soulevaient à Paris contre le gouvernement provisoire, parce qu'il était question d'armistice et de paix. C'est Gustave Flourens, l'ancien ami de Rochefort qui s'est mis à la tête de cette émeute.

Les membres du gouvernement provisoire ont été arrêtés pendant plusieurs heures. Vers huit heures, le général Trochu, Arago et Ferry ont été délivrés des mains des émeutiers par un bataillon de la garde nationale. Favre, Simon, Garnier-Pagès, le gén. Tamisier et le commandant du 106<sup>e</sup> régiment ont été faits prisonniers. Ce n'a été que vers trois heures du matin que ces regrettables désordres ont pu être arrêtés par quelques bataillons de la garde nationale qui sont accourus et ont enlevé les positions qui avaient été occupées par Ferry autour de l'Hôtel-de-Ville. Les cours étaient occupés par les mobiles tandis que divers détachements de la garde nationale et des carabiniers chassaient la populace de l'Hôtel et la dispersaient dans tous les quartiers. En ce moment les gardes nationales qui occupaient les places publiques, les quais et la rue de Rivoli, ont acclamé Trochu avec enthousiasme au moment où il a passé devant eux.

#### SCANDALE IMPÉRIAL.

Un correspondant écrit à la Tribune.

Vous avez sans doute reçu des copies de ces deux lettres de Marguerite Bellanger, qui ont été trouvées aux Tuileries et sur lesquelles Napoléon avait écrit : "Lettres à être conservées." Ne croyez pas que l'histoire des amours de Napoléon et de Marguerite Bellanger était inconnue aux Parisiens. Non, c'est une très-vieille histoire. La question est de savoir quel est le père de l'enfant de Marguerite et de connaître le rôle odieux qu'a joué dans cette affaire le premier juge de l'empire.

Tout Paris peut attester la vérité de la lettre de Marguerite Bellanger, lettre dans laquelle elle disait à son royal amant "qu'il avait fait beaucoup pour elle." Les chevaux, les équipages, les bijoux et les toilettes de Marguerite Bellanger étaient bien connus au Bois de Boulogne, et presque tout Paris sait combien était luxueux cet hôtel de la rue de Verneuil où Napoléon passait de longues heures avec Marguerite.

Au commencement de cette année, quelque temps après que le Président Devienne eut effectué un arrangement entre Napoléon et Marguerite Bellanger, arrangement dont nous parlerons plus bas, on trouva un mari pour la maîtresse de l'empereur. Un peu avant son mariage, Marguerite se plaignit de son hôtel de la rue Verneuil, et Napoléon lui donna un palais magnifique évalué à 1,500,000 francs. La vente de son hôtel de la rue Verneuil lui en rapporta 300,000. Le mari qu'on lui donna était employé dans un magasin de toile ; mais comme il y tenait les livres, elle lui disait spirituellement qu'il n'était pas dans le commerce mais qu'il était homme de lettres.

Voici maintenant quel a été le rôle joué par le Président Devienne : Napoléon fut longtemps sous l'impression que le fils de Marguerite Bellanger était aussi le sien. Cette idée ne lui déplaisait pas, car dans ce temps-là, le prince impérial était bien malade et il espérait, à l'aide d'un plébiscite, pouvoir légitimer l'enfant de Marguerite et assurer ainsi l'existence de sa dynastie. Mais le prince impérial recouvra la santé ; l'impératrice était indignée du scandale donné par Marguerite ; il vint un moment où Napoléon se résolut à obtenir, à tout prix, que Marguerite Bellanger déclarât qu'il n'était pas le père de son enfant. C'est le Président Devienne que choisit l'empereur pour conduire les négociations. On sait qu'il réussit.

A cette époque, Devienne était le premier Président de la Cour Impériale, c'est-à-dire, le second juge de l'empire. L'empereur lui avait promis de l'élever aux plus hautes dignités judiciaires pour le récompenser de la sale besogne qu'il avait faite ; mais les événements qui viennent de s'accomplir ont tout changé, et le juge coupable qui avait osé salir ainsi son ermine, a été forcé par ses confrères de résigner ses fonctions.—*Trad. par A. C.*

#### UN COMBAT EN BALLON.

Un écrivain français a cru faire un grand effort d'imagination en racontant des combats en ballon, qui devaient avoir lieu en l'année 1900. Ce qui paraissait une rêve est déjà une réalité.

Paris, 1er Oct.—Nadar est revenu hier à Paris. Son retour ne s'est pas effectué sans beaucoup de difficultés, quoique son ballon ait été favorisé d'un bon vent depuis son départ de Tours.

Je vais raconter les faits dans leur ordre chronologique. Il laissa Tours à 6 heures du matin et l'intrépide aéronaute arriva en vue de Paris à onze heures. Son ballon flottait dans les airs à environ 3,000 mètres au-dessus du fort de Charenton. Au moment de l'apparition de l'*Intrépide* qui est le nom du ballon de Nadar, on en signala un autre à l'horizon. On vit alors Nadar déployer un drapeau aux couleurs nationales françaises et aussitôt après l'autre ballon déroula un pavillon aux mêmes couleurs. De vigoureux hurrahs et des cris formidables de "c'est Duront ! partis de la garnison du fort, accueillirent l'apparition des deux aéronautes dont les ballons se rapprochaient graduellement. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une courte distance, l'un de l'autre, on entendit soudain une formidable détonation suivie d'une série d'explosions. Tout d'abord on crut que c'étaient des démonstrations ou des signes de victoire, jusqu'à ce qu'on vit Nadar lui-même se cramponner aux côtés de son ballon. Pendant ce temps là l'autre aéronaute dirigeait sur Nadar des décharges qui traçaient dans les airs des sillons lumineux.

"L'*Intrépide*" descendit rapidement et il devint évident aux spectateurs d'en bas qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire là-haut. Le pavillon français avait déjà disparu et à sa place flottait un drapeau noir et jaune. Tout s'expliquait alors. Et on entendit en même temps s'élever du milieu des français les cris de trahison ! C'est un ballon prussien ! Il a fait feu sur Nadar ! Nadar est perdu !

Mais Nadar était sauvé, car on le vit descendre rapidement et son ballon effleurer la terre. Après avoir débarrassé l'aérostaut de son lest, il remonta de nouveau après avoir bouché l'ouverture fait par son adversaire.

Un feu nouveau fut alors dirigé de "l'*Intrépide*" contre le ballon prussien, qui, perdant toute sa force descendit des airs avec rapidité. Un détachement de hulans qui se trouvaient dans la plaine et qui avaient suivi les péripéties de la lutte aérienne, se précipitèrent en avant et entourant le ballon, ils reçurent leur héros, Dieu sait en quel état. Puis ils se dirigèrent en toute hâte vers les avant-postes prussiens. Au même instant, Nadar mettait pied à terre, heureusement à Charenton, où il se trouve encore actuellement.